

Docteur Paul Marcus (1903-1993) médecin stomatologiste, collectionneur et antiquaire *

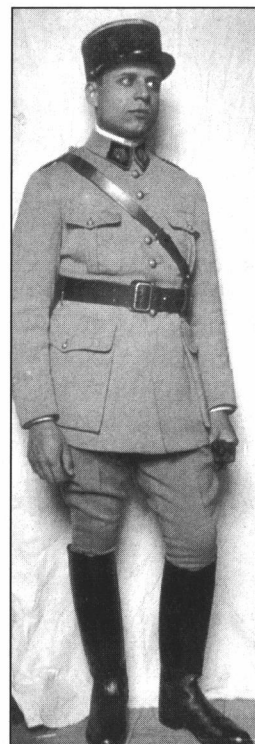
par Pierre BARON **

BIOGRAPHIE

Paul Marcus est né le 10 août 1903 à Sermaise dans le Loiret d'une famille médicale puisque son père était médecin et son grand père directeur de l'hôpital de Grodno. Grodno était en Russie, mais actuellement dans le Bélarus. Son père, Jules Marcus étant Juif et passionné de médecine, ne put, bien que fils de directeur d'hôpital, faire ses études en Russie à cause des quotas de Juifs admis comme étudiants en médecine (1). Attiré par la France comme beaucoup de Russes, il décida de venir à Paris, et entra à la Faculté de médecine de Paris où les inscriptions étaient libres. Diplômé en 1900, il s'installa à Sermaise, où naquit Paul en 1903, puis se fit naturaliser Français en 1904. Officier français pendant la première guerre mondiale, il fut décoré de la Croix de Guerre et de la Légion d'honneur.

Paul Marcus fit ses études secondaires au Lycée d'Auxerre, puis au Lycée Charlemagne à Paris. Il fit son service militaire de 1925 à 1928, principalement au Maroc pendant la guerre du Rif et la pacification. Il était médecin sous-lieutenant dans le service de dermato-vénérologie de l'hôpital militaire de campagne de Casablanca. Sitôt libéré de ses obligations militaires avec le grade de lieutenant, il passa sa thèse de doctorat auprès de la Faculté de Médecine de Paris en 1928.

Tout de suite après il part aux Etats-Unis pour y rester jusqu'en 1932. Là il travaille à la fois comme médecin au



* Comité de lecture du 24 octobre 1998 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 6 rue du Cdt Leandri, 75015 Paris.



French Hospital de New York, dans le Service de Cardiologie et comme antiquaire débutant dans une galerie d'art, la galerie Demotte. Ce n'est pas par hasard qu'il commence à se cultiver dans le domaine des arts, mais bien parce que son père, Jules, devait épouser en secondes noces Madame Demotte, veuve et propriétaire de la galerie Demotte de Paris et de New York. Paul Marcus vit sa double vie de médecin et d'antiquaire ; outre son activité hospitalière, il lit, passe beaucoup de temps dans les musées et dans la galerie, et commence son érudition. Ses goûts le portent plus vers l'art gothique et la peinture ancienne. C'est cette peinture qui va le faire devenir collectionneur et marchand de tableaux.

De retour à Paris en 1932, il commence à exercer la médecine et épouse à la fin de l'année 1932 Mademoiselle Fanny Donner, fille d'un grand antiquaire parisien. Ainsi il s'attache un peu plus à ce milieu. De cette union naît en 1933 un fils prénommé Claude-Gérard. S'étant spécialisé dans la peinture ancienne, il se spécialise également en médecine et devient stomatologiste en 1936. Il exerce 79 avenue Ledru-Rollin. Mais cela dure peu de temps.

En 1936, son père, Jules, meurt d'un accident d'anesthésie. Il songe à ne plus exercer la médecine pour devenir marchand de tableaux anciens. Il ouvre ainsi en 1937 la galerie Marcus, rue Le Peletier dans le IX^e arrondissement de Paris. Pas loin de là il loue un local situé au 20 rue Chauchat ; ce local lui sert de réserve. Tout de suite après la guerre, Paul Marcus s'y installe et y restera jusqu'à sa mort en 1993. Aujourd'hui, la galerie existe toujours à la même adresse et est dirigée par son fils, Claude Gérard.

1939 : la deuxième guerre mondiale et la mobilisation générale font revenir Paul Marcus à la médecine. Responsable d'un train sanitaire, il arrive à sauver son train et ses hommes pendant la débâcle, en échappant de peu aux Allemands.

Démobilisé en juillet 1940, il rejoint sa famille repliée à Nice. Le statut des Juifs, publié en 1940 (2) l'empêche d'exercer ses deux vocations : ni activité artistique ni activité médicale ne sont compatibles avec son état de Juif. Homme d'action, il rejoint le Maquis et devient le Médecin Capitaine Bernard.

A la Libération, Paul Marcus a 42 ans. Il revient à Paris avec sa famille et peut reprendre en main sa galerie de tableaux. Il n'exercera plus jamais la médecine. Sa galerie prend de l'importance avec, d'une part les années d'après guerre favorables au développement de son activité d'antiquaire et d'autre part son incessante démarche intellectuelle d'érudit curieux de tout ce qui touche à la peinture ancienne. Sa réputation de compétence et d'honnêteté va grandir et le faire travailler avec de nombreux musées français et étrangers. De grands collectionneurs également vont fréquenter sa galerie et devenir des clients, et, pour certains, des amis. Il participe de nombreuses fois à la Biennale des Antiquaires à Paris, haut lieu de rencontre du marché de l'art. Il continue à visiter les musées et accumule, petit à petit, une documentation, devenue aujourd'hui gigantesque. Des étudiants en art, des chercheurs, des amateurs et même des conservateurs de musée ont utilisé, et utilisent encore, ces documents pour leurs recherches.

Son fils, Claude Gérard Marcus qui dirige la galerie aujourd'hui, après y avoir travaillé avec lui, a reproduit le schéma qui consiste à avoir deux activités. En effet, Diplômé de l'Ecole du Louvre et Expert en tableaux anciens d'une part, Diplômé de l'Institut des Sciences Politiques de Paris, d'autre part, il a toujours eu deux professions : antiquaire et homme politique. Il fut membre du Conseil d'Administration de l'Assistance Publique.

Paul Marcus mourut le 10 avril 1993, dans sa 90e année. Nombreux furent les témoignages de sympathie pour le deuil : entre autres Valéry Giscard d'Estaing, Madame Jacques Chirac, l'Amiral Philippe de Gaulle, Monsieur Pierre Rosenberg ou encore le Docteur Henry Tramier.

Discussion :

Le thème proposé aujourd'hui est : Médecin, érudit et collectionneur. Peut-on classer Paul Marcus dans ce cadre ? La réponse est oui, bien sûr. En effet, Médecin, il l'était. Erudit, bien évidemment il l'était également, si l'on s'en tient à la définition du Dictionnaire Larousse : "Erudit, e : adj. et n. Qui a de l'érudition ; qui est une source d'érudition : Historien érudit, thèse érudite" et "Erudition : n. f. Savoir approfondi dans un domaine de connaissances" (3). Collectionneur : un antiquaire est-il un collectionneur ? Oui un antiquaire est un collectionneur, puisqu'il accumule des objets. Il ne fait pas que les accumuler, il les choisit, les sélectionne et



les met en valeur pour les vendre. Toutefois tous les antiquaires constituent des collections personnelles et sont bien, par là, des collectionneurs. Paul Marcus n'a pas échappé à cette règle : il a collectionné les peintures anciennes en trompe-l'oeil, ce qui l'a fait participer à la relance de ce type de peinture, à la fois chez les anciens et chez les modernes. Il le fit avec son fils Claude Gérard Marcus dont on connaît aussi la carrière politique (4).

SÉLECTION DU FONDS MARCUS

A : Peintures anciennes classiques

1/ *“Les quatre éléments ou l'Hiver”* par Sébastien STOSKOPFF (Strasbourg 1596, 1597 ou 1599- Idstein 1657). Ecole alsacienne du XVII^e siècle. Huile sur toile 116 x 188 cm. Les Musées de l'œuvre Notre Dame de Strasbourg.

A la mort de son père en 1615, Stoskopff fut pris en charge par la ville de Strasbourg, puis confié au peintre Daniel Soreau à Hanau, dont il conserva l'atelier après la mort de ce dernier. Soreau lui apprit la technique de la nature morte hollandaise. Il s'inspira également de Georg Flegel.

Dans ce tableau, chacun des quatre éléments est figuré : l'air par l'outarde, canepetière suspendue, l'oie embrochée et la dinde lardée, la terre par les légumes, l'eau par les boissons et enfin le feu par la cheminée et la chandelle éteinte. L'hiver est souvent illustré par un feu ou une femme en train de manger.

Ces motifs furent largement diffusés par les peintres de nature-morte tant en France qu'à l'étranger. La référence évidente à des oeuvres des Pays-Bas doit nous inciter à donner à cette scène un sens analogue à celui des nombreuses cuisines hollandaises et flamandes, c'est-à-dire la représentation de la vie quotidienne mais aussi l'allusion à la *“volupta carnis”* symbolisée par cette jeune femme embrochant la volaille. En conclusion, ce tableau illustre non seulement l'hiver et les quatre éléments, mais encore l'amour profane et complète ainsi l'évocation des cinq sens et de l'amour sacré illustrés par le pendant du tableau de la collection Marcus intitulé *“Les cinq sens ou l'été”* également au Musée de Strasbourg.

Le tableau a subi des modifications importantes. Dans le catalogue de la vente



J.L. Blumerel (5) il indique que la figure féminine a été transformée en moine se frappant la poitrine et un petit diable parle à l'oreille de la servante accroupie devant le feu. Lors de cette vente la toile était attribuée à un artiste anonyme de l'école espagnole et portait le titre *“Moine dans un office garni de quantité de victuailles”*.

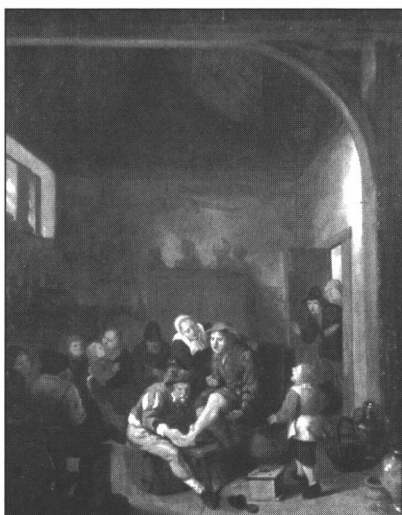
Cette peinture a été réalisée en Espagne à la Cour de Philippe III. La date des remaniements n'est pas connue, mais l'oeuvre figurait sous cette forme dans la collection Carvalho, au château de Villandry. Les repeints ont disparu lors d'un nettoyage ultérieur et Hans Haug, le spécialiste du peintre et son inventeur, a reconnu dans cette nature morte une oeuvre de Sébastien Stoskopff. L'examen aux rayons infra-rouges montre quelques repentirs du peintre (6).



2/ "*Vertumne et Pomone*" par Jean Ranc (Montpellier 1674 - Madrid 1735). Ecole française du XVIIIe siècle. Huile sur toile 171 x 119 cm. Musée de Montpellier. Cliché Galerie Marcus.

Né à Montpellier, comme Raoux, son contemporain, Ranc fréquente à partir de 1697 l'atelier parisien de Hyacinthe Rigaud (7) dont il épousera la nièce. Reçu à l'Académie en 1703 en tant que portraitiste, il partit en 1722 pour Madrid où il termina sa carrière au service du roi Philippe V.

Ce tableau célèbre détonne un peu dans la production de Ranc. Il illustre la fable ovidienne de Vertumne, dieu romain des jardins, déguisé en vieille femme, qui tente de séduire la récalcitrante nymphe des bois Pomone. C'est surtout un prétexte pour rendre les variations de la lumière automnale sur les visages des personnages, pour décrire les riches étoffes ou la nature morte que constitue la corbeille de fruits. La vieille femme aux traits bien individualisés est digne de Rembrandt ou Rigaud. Elle n'est rejetée dans l'ombre que pour exalter la beauté de la jeune femme, élégante du temps de la Régence (8).



3/ "*Le chirurgien de village*" par Jan Miense Molenaer (Haarlem 1610-1668). Ecole hollandaise du XVIIe siècle. Huile sur bois 62 x 52 cm. Collection particulière. Cliché Galerie Marcus.

Il fut un élève de Franz Hals où il rencontra sans doute Judith Leyster, avec qui il se maria en 1636. Molenaer travailla à Amsterdam où il resta quelques temps, puis revint à Haarlem. Il fut surtout connu pour ses scènes de genre et ses fêtes villageoises. Il traite ses scènes d'intérieur dans des tons de brun où prennent place des personnages souvent stéréotypés. Il fit de

nombreuses scènes musicales dans le goût de van Ostade (9). Il peignit également au moins une scène dentaire (10).

B : Les trompe-l'oeil

La peinture en trompe-l'oeil est difficile à définir puisque toute peinture figurative est réaliste, et peut, par là, être considérée comme un trompe-l'oeil. En réalité il y a effet de trompe-l'oeil quand le spectateur perçoit une réalité qui n'existe pas. Depuis le peintre grec Zeuxis au Ve siècle avant Jésus Christ jusqu'à nos jours, ce type de peinture a connu des hauts et des bas. Que ce soit ceux de décoration, avec faux marbres ou faux bas-reliefs des XVIe et XVIIe siècles, ou bien les contemporains sur les murs pignons, les trompe-l'oeil ont toujours intrigué.

Mais le trompe-l'oeil de chevalet a connu un véritable essor à partir du XVIe siècle en Italie et du XVIIe siècle en France, en Hollande et en Flandre. Le XVIIIe siècle a été le grand siècle de ce type de peinture, principalement en France, mais également dans toute l'Europe occidentale. Au XIXe siècle de nombreux peintres anglais et américains se sont distingués dans cet art (11). Mais en France le XXe siècle a vu renaître le trompe-l'oeil avec de nombreux peintres spécialistes (12).

Paul Marcus et son fils Claude-Gérard ont été tout d'abord des collectionneurs avertis de peintures en trompe-l'oeil anciennes, puis ont été les initiateurs d'expositions en 1985, 1986 et 1990, qui ont permis à un nombreux public de découvrir ce type de peinture. Ces expositions étaient tout à fait intéressantes par la juxtaposition des anciens

(XVIIIe-XIXe siècles) et des modernes (XXe siècle et contemporains). C'est grâce à ces expositions que le mot "trompe-l'oeil" a été remis à la mode, alors qu'il était de moins en moins usité.



1/ "Trompe-l'oeil sur fonds de bois représentant trois têtes d'hommes". Par Antoine Forbera dit Fort-Bras. Ecole française du XVIIe siècle. Huile sur toile 103 x 77 cm. Musée de Tarbes. Cliché Galerie Marcus.

Ce peintre, peu connu (13), serait d'origine italienne et a travaillé principalement à Avignon (14).

Ici tout évoque le temps qui passe : les noeuds du bois et les trois représentations du même homme (peut-être le peintre lui-même) à trois âges de sa vie. La jeunesse passée évoquée par la gravure écornée, la force de l'âge avec la toile rehaussée de couleurs et la vieillesse qui apparaît un peu floue, comme une projection dans l'avenir (15).



2/ *“Trompe-l’oeil”* par Pierre Guillaume Cossard (Troyes 1720-1784). Ecole française du XVIIIe siècle. Musée des Beaux-Arts de Strasbourg. Cliché des Musées de Strasbourg.

Son père, Guillaume II Cossard était peintre et fut le fondateur à Troyes d’une Ecole Royale gratuite de dessin (16).

Ce tableau, très chargé, est très riche en symbole : gravure au verre cassé (fragilité de la vie), montre (le temps qui passe), plume (l’écriture, les lettres), palette (la peinture), sculpture, bésicles, couteau, cartes à jouer, boîtes, rouleau de papier à musique etc.

REMERCIEMENTS

Il faut remercier ici Monsieur Claude-Gérard Marcus, Madame Claude Pélissié et Madame Armelle Baron-Turgis pour leur aide précieuse.

NOTES

- (1) Ces quotas étaient fixés à 2 % selon une législation instituant un *numerus clausus*, cette région étant une zone de peuplement juif important.
- (2) Ordonnance du 27 septembre 1940 sur le recensement des juifs. Loi du 27 octobre 1940 (publiée au Journal Officiel du 20 novembre), modifiée le 28 mars 1942 (JO du 29 mars 1942), le décret d’application datant du 12 avril 1942 (JO du 14 avril 1942). In Renée Poznanski : *“Etre juif en France pendant la Seconde Guerre mondiale”*. Paris. Hachette. 1994. 859 p., p. 66 et p. 720, note 4.
- (3) Dictionnaire encyclopédique universel Larousse. Paris 1996-1998. Editions France Loisirs. 16 vol. Vol 6, p. 1960.
- (4) Député de Paris à l’Assemblée Nationale pendant vingt-neuf ans, Maire du Xe arrondissement puis adjoint au Maire de Paris.
- (5) Bordeaux, 1913.
- (6) Catalogue d’exposition : *“Sébastien Stoskopff (1597-1657). Un Maître de la nature-morte”*. Strasbourg et Aix-la-Chapelle, 1997. Paris. RMN. 1997. pp 164-166. E. BENEZIT : *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*. Paris. Grund. 1976. 10 vol. Vol. 9, p. 853.

- (7) Peintre d'origine catalane.
- (8) Benezit. vol. 8, p. 598.
- (9) Benezit. vol. 7, p. 461.
- (10) A. et P. Baron "L'art dentaire à travers la peinture" Paris. ACR. 1986. Reproduction p. 145.
- (11) Catalogue d'exposition. "Trompe-l'œil anciens et modernes". Délégation à l'Action artistique de la Ville de Paris. 1985. 80 p. 1985 : Mairie du Xe arrondissement. 1986 : Mairie du XVIe arrondissement. 1990 : Château d'Azay-le-Rideau et Château de Langeais.
- (12) Cadiou, Jeanine Delaporte, Pierre Didier, Ducordeau, Hubert Gaillard, Gilou, Jeanine Gouzy, Intini, Leprince, Jean Malice, Lucien Mathelin, Perron, Jacques Poirier, Pierre-Marie Rudelle, Saint-Georges, Alexandre Sérébriakoff, Solnon, Jacqueline Vacher, etc.
- (13) Le Dictionnaire Benezit n'en fait pas mention.
- (14) Patrick Mauriès : "Le trompe-l'œil de l'Antiquité au XXe siècle". Paris. Gallimard. 1996. p. 125.
- (15) Catalogue "Trompe-l'œil" p. 28.
- (16) Benezit. vol. 3, p. 197.